

Notes de lectures de Georges Leroy

Juin 2017

★ pas d'intérêt, ★ peu d'intérêt, ★ un certain intérêt,
★ un grand intérêt, ★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note** : La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

A l'épreuve du totalitarisme



★★★★☆

Marcel Gauchet

Folio, 880 p., 12 €

Dans le sillage de la crise du libéralisme (1880-1914), ce troisième volume est consacré à la crise totalitaire sur laquelle débouche la Grande Guerre.

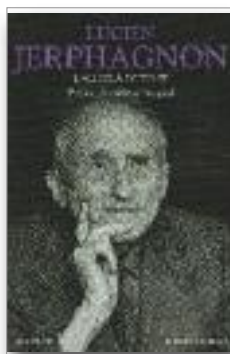
Au-delà des circonstances, les totalitarismes ont partie liée avec des idéologies d'un genre nouveau, nées autour de 1900, à l'enseigne de la révolution et de la nation. Ces idéologies sont à comprendre comme des « religions séculières », c'est-à-dire des antireligions religieuses. Reconstituant les trois expériences qui méritent le nom de totalitarismes au sens strict : le bolchevisme, le fascisme et le nazisme, Marcel Gauchet porte l'accent sur la dynamique qui les anime.

Les totalitarismes ne se contentent pas de combattre les démocraties « bourgeoises » comme si elles leur

étaient étrangères, ils en procèdent. Ils leur lancent un défi qu'elles sont mises en demeure de relever et qui éclaire par contraste les transformations profondes qu'elles ont connues : les grandes réformes politiques et sociales d'après 1945 prennent tout leur sens en tant que réponses au défi totalitaire.

Au vrai, le XXe siècle n'a pas été seulement le théâtre de tragédies sans exemple. Il a été également le siège d'une réussite de la « démocratie libérale » aussi méconnue que décisive qu'il n'est que temps de tirer de l'ombre.

Au-delà de tout



★★★★☆

Lucien Jerphagnon

R Laffont, 900 p., 30 €

L'Au-delà de tout regroupe les ouvrages que Lucien Jerphagnon écrivit entre 1955 et 1962, dont le tout premier, *Le Mal et l'Existence*. Ils reflètent ses interrogations méta-

physiques sur ces grands thèmes philosophiques qui ne cesseront de nourrir ses travaux et ses réflexions : la liberté, la foi, la question du mal, l'immanence et la transcendance, l'émerveillement d'être au monde, le bonheur, le sens du divin.

Ordonné prêtre en juin 1950, Lucien Jerphagnon enseigne alors au grand séminaire de Meaux, et c'est tout naturellement qu'il s'intéresse à Pascal auquel il consacre trois livres, dont *Pascal et la souffrance* et *Le Caractère de Pascal*. Contre la suprématie de la philosophie thomiste qui s'exerce encore au sein de l'Église, il démontre, à la lumière de la pensée de Pascal, que tout ne se résume pas au dogme scolastique ni à la raison, et témoigne déjà de sa liberté d'esprit.

L'idée de salut revient à la mode parce que l'époque vit une période de grande désolation. La solitude devient perceptible au sein d'un brouhaha considérable de sciences et de techniques qui ne combinent pas certaines demandes : celles sur le bonheur, d'une part, c'est-à-dire sur le salut terrestre ; celles sur l'avenir, d'autre part, c'est-à-dire sur le salut de l'âme. Y a-t-il un bonheur éternel ? Y aurai-je droit ? Voilà les interrogations auxquelles l'idée de salut vient répondre. Cette idée naît véritablement au début du Moyen

Age : il s'agit de retrouver le jardin d'Eden, le monde d'avant la faute originelle dont parle la Bible, le tête-à-tête avec Dieu, qui procure le bonheur éternel.

Saint Augustin a beaucoup théorisé sur la notion de salut et ses propos sont d'une étonnante actualité. Longtemps, Augustin s'est promené loin de Dieu, notamment dans la secte des manichéens, pour qui il y avait le bien d'un côté, le mal de l'autre. La question qu'il se pose est la suivante : où trouve-t-on la force de se sauver soi-même quand on est un pécheur complet et que l'on vit dans un monde intérieur où l'on est perdu, et qui est livré tout entier au mal ? Saint Augustin croyait que la liberté de l'homme ne pouvait rien pour le sauver, puisque l'homme était, par nature, séparé de Dieu depuis la chute originelle. Sa conception du salut conduit donc à dire : « Cherche comme si tu devais trouver. Et, quand tu as trouvé, continue de chercher. » Tel est le salut, au Moyen Age comme à notre époque : chercher toujours par soi-même pour être à la disposition de l'au-delà extraordinaire auquel on aspire.

Ses innombrables lecteurs et admirateurs retrouveront ici la sensibilité, l'humanité profonde, l'originalité de style de l'une des grandes figures intellectuelles de l'époque contemporaine, qui fut aussi l'une des plus attachantes. Ils découvriront dans le même temps un pan méconnu de son cheminement personnel, essentiel à la compréhension de l'ensemble de son œuvre et de ce qui fait son unité. Ces ouvrages n'ont jamais été réédités depuis plus de cinquante ans. Leur parution

constitue un événement pour tous ceux qui apprécient ce grand historien et philosophe. Ce sera pour beaucoup une révélation importante et inattendue sur l'engagement spirituel de l'auteur, comme sur l'histoire contrastée de la première partie de sa vie ou s'enracine son parcours d'historien de la philosophie antique.

L'astre mort



★★★★☆

Lucien Jerphagnon

R Laffont, 230 p., 19 €

Inédit pendant plus d'un demi-siècle, ce récit autobiographique révèle le secret intime de Lucien Jerphagnon, la mutation mystique et philosophique qui fut à la source de son œuvre, et dévoile tout un pan de sa vie marqué par un engagement religieux qui a beaucoup compté pour lui.

Ce roman relate le parcours initiatique d'un autre lui-même qui rapporte de ses errances autant d'expériences humaines immédiates et sensibles. L'auteur y livre, avec humour et mélancolie, ses pensées, ses humeurs, ses observations dans un cheminement sans but apparent, mais qui accompagne en réalité une métamorphose personnelle.

Hanté par le souvenir de sa mère, « l'astre mort », disparue alors qu'il était encore enfant, le héros solitaire

de ce périple intérieur est un anxieux, à l'image de Pascal. Ce qu'il recherche, lui que la grâce chrétienne héritée de son enfance et de son éducation semble avoir déserté, c'est une autre forme d'apaisement mystique. Il accédera peu à peu à une révélation qu'il compare à un rêve éveillé, au cœur de la vie même.

L'athlète de Dieu



★★★★☆

Odile Haumonté

Téqui, 130 p., 13 €

Le nouveau bachelier se gratte la gorge avec un peu d'embarras...
– Papa, je veux devenir acteur.
– Pourquoi pas ? tu es doué...

Karol Wojtyla est un jeune Polonais. Il aime la vie d'étudiant, effervescente et riche de mille activités. Il écrit des poèmes, se passionne avec ses amis pour le théâtre et la littérature, et chaque week end rejoint les Carpates à la conquête des sommets.

Mais les événements se précipitent. 1939 : un déluge de feu et de mort s'abat bientôt sur l'Europe. Tout jeune, Karol a déjà perdu sa mère puis son frère, jeune médecin auquel il était très attaché. Et maintenant, c'est son père. À vingt ans, le jeune homme est seul au monde. Contre toute attente, il prend alors une grave décision : il va devenir prêtre !

Qui pourrait se douter qu'un géant vient de se lever et va bouleverser l'Église et la terre entière ? L'Histoire est en marche, elle a pour nom Jean-Paul II...

A lire à partir de 11 ans.

La baie de la rencontre



★★★★☆

Emmelene Landon

Gallimard, 220 p., 18 €

Cet ouvrage raconte un retour, celui de George, sculpteur et chercheur, en Australie, sa terre natale. Mais par où aborder ce pays ? Par son histoire ? La culture des Aborigènes ou celle des colons ? Par l'histoire de sa famille ? George l'a comme oubliée.

Au cours de sa vie de sculpteur et de chercheur, il s'est trouvé un guide très sûr : Charles-Alexandre Lesueur, dessinateur de l'expédition scientifique française qui partit vers les terres australes au début du XIX^e siècle. Et un point de repère : le temps géologique, bien avant l'apparition de l'homme.

Muni de ces boussoles, il s'imprègne jour après jour du pays en prenant des notes, en faisant des prélèvements de terre, en visitant des sites fossiles encore secrets, quand la mort soudaine de sa petite sœur Peggy vient interrompre bru-

talement sa quête. George n'y renonce pas pour autant et va trouver refuge en Tasmanie, où, à la faveur de minuscules épiphanies, un équilibre se dessine enfin entre lui et son pays, infiniment fragile et infiniment grand.

Belle d'amour



★★★★☆

FO Gisbert

Gallimard, 380 p., 21 €

Experte en amour, pâtisseries et chansons de troubadour, Tiphanie dite Belle d'amour a été l'une des suivantes de Saint Louis et a participé, en première ligne, aux deux dernières croisades en Orient. Mais sa vie, qui aurait pu être un conte de fées, tourne régulièrement au cauchemar.

Jetée très jeune sur les chemins du royaume après la condamnation à mort de ses parents, elle est réduite en esclavage à Paris d'où elle s'échappe pour devenir aide bourreau puis pour répondre à l'appel des croisés, s'embarquer vers la Terre sainte et entamer un voyage d'initiation. Grâce à ses talents de guérisseuse, elle gagnera la confiance du roi avant d'apprendre auprès de lui l'Islam, la guerre et beaucoup d'autres choses.

Épopée truculente et pleine de rebondissements et de merveilleux, ce roman raconte un destin de femme

(trop hors du commun) mais aussi le Moyen Âge du XIII^e Siècle. Si le portrait de Louis IX est assez juste, l'auteur reprend les idées reçues des deux derniers siècles sur les femmes (d'où l'homme ne ressort pas grand d'ailleurs !) et sur cette période. Une époque qui rappelle beaucoup la nôtre : politique et religion s'y entremêlent pendant que l'Orient et l'Occident se font la guerre au nom de Dieu. Si certaines assertions, *pro* ou *contra* sont assez justes ou pertinentes, l'auteur abonde, dans la synthèse, dans le sens de la bien-pensance.

Charles VII



★★★★☆

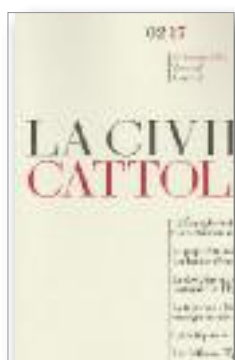
Philippe Contamine

Perrin, 560 p., 26 €

Durant la majeure partie du XV^e siècle, en Occident, les royaumes et les peuples, les princes et les aristocraties subirent de violentes turbulences. La France, en particulier, en fut à ce point de connaître un moment deux rois concurrents (traité de Troyes, 1420). Que Charles de Valois, devenu Charles VII, l'ait emporté pour finir n'était pas écrit d'avance. Il eut à répondre à au moins trois défis : se faire obéir, construire sa légitimité, l'emporter militairement. Dieu, Jeanne d'Arc, le beau Dunois et Jacques Cœur contribuèrent sans doute à les

relever. Mais Charles, l'un des premiers rois dont il est possible de connaître et d'apprécier la personnalité, n'était pas le prince falot parfois décrit et décrié, se laissant porter par le hasard et par son entourage. Taiseux, obstiné, passablement instruit, il sut mener la nef royale sur une mer démontée. En près de quarante années de règne (1422-1461), il s'adapta aux circonstances, tira parti des conflits entre les princes, s'appuya sur ses « bonnes villes » et aussi sur la papauté, créa des institutions administratives et militaires efficaces. Innovation appelée à une longue postérité, l'apparition publique d'une favorite royale, sous les traits avenants d'Agnès Sorel. Avec Charles VII se confirme aussi le sentiment national. La présente biographie est résolument politique, au sens que revêt ce mot précisément à cette époque. Sont ici mis en lumière les pratiques du pouvoir, les mécanismes de son fonctionnement, sa conception et ses représentations.

Civiltà cattolica



★★★★☆

Collectif

Parole et Silence, 120 p., 11 €

La *Civiltà Cattolica* est une revue catholique bimensuelle italienne dirigée par des pères de la Compagnie de Jésus. Fondée en 1850 à Naples

et immédiatement transférée à Rome elle est considérée comme une revue semi-officielle du Saint-Siège étant donné les liens particuliers qu'elle entretient avec le Vatican. Dirigée par le père Antonio Spadaro, jésuite, elle se fait l'écho de la parole du pape François, tout en offrant une vitrine internationale à la recherche théologique.

Cœur à l'ouvrage



★★★★☆

Alix de Roux

Quazar, 110 p., 12 €

Maman, ça veut dire quoi une cardiomyopathie dilatée ? C'est mon cœur qui a changé de forme. Ah bon ! Et il ressemble à quoi ? Je vais vous le dessiner. Ha ! on dirait une grosse courge. Et il fonctionne quand même, ton cœur ? Oui, bien sûr. Je suis bien soignée. Non mais je veux dire... pour aimer ?

L'autofiction superbement écrite d'une femme face à la maladie. Des tranches de vie parfois douloureuses, souvent drôles, toujours tendres, partagées cœur à cœur avec le lecteur. C'est quoi tomber malade à 38 ans, mère de trois très jeunes enfants ? C'est tomber de haut, très très bas, C'est entrer en terre inconnue : langages, habitudes et visages, C'est avoir peur. Être courageux. C'est avancer en funambule, au bord du

gouffre mais avancer. C'est regarder la mort en face, la tutoyer et lui faire des grimaces. C'est des rencontres et des visages. Des cœur à cœur. C'est des fous rires et des sourires. C'est découvrir son corps et se regarder autrement. C'est voir l'amour blessé mais toujours amoureux. C'est des désillusions, des joies, des retrouvailles. C'est être présent au présent. C'est écrire des mots comme ils viennent, paroles chansons récits poèmes. Apprendre à vivre avec son cœur. C'est un chemin. Tout un programme.

Un concert d'enfers, vies et poésies



★★★★☆

Rimbaud Verlaine

Quarto Gallimard, 1860 p., 29,50 €

Lorsque le jeune Verlaine appelle à lui l'enfant sauvage des Ardennes – « Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend » –, sait-il qu'il va provoquer un de ces chocs dont la violence fera voler en éclats les résolutions sur lesquelles l'auteur des *Fêtes galantes* voudrait établir l'équilibre de sa vie personnelle, littéraire et publique ? Rimbaud ange exterminateur – ange dominateur ? – rompt les conventions, brise les âmes, sépare les époux, de même qu'au centre des cercles littéraires les moins académiques où il paraît,

il inspire autant de fascination que de répulsion.

Rimbaud-Verlaine, c'est un dialogue attisé par le désir, qu'attestent *Romances sans paroles* et les poèmes rimbaldiens de 1872 ; un concert de voix que reprend *Une saison en enfer* ; un air entêté, et désormais distancié, qui se prolonge aussi dans certains textes des *Illuminations*. De l'un à l'autre passent des fragments de vues et des fragments de vie, tous voués à réorchestrer selon d'autres lois le dire poétique et les formes de la figuration lyrique.

Il nous a semblé que cette aventure à deux, tantôt à l'unisson et tantôt discordante, assoiffée toujours d'une « nouvelle harmonie » et consacrée sans cesse à l'invention d'un « concert d'enfers », méritait d'être offerte d'un seul tenant, en un volume qui rassemble les œuvres de l'un et l'autre et qui rende plus net encore, dans le jeu de l'entre-lecture et l'entre-écriture, ce même désir d'émancipation du langage dans l'espoir de dynamiter l'ennui.

Le club des vieux garçons



★★★★☆

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Stock, 250 p., 20 €

Les vieux garçons ont mauvaise presse. Ils sont vus comme des bons à rien, des vieilles pantoufles bonnes

pour la poubelle. Quel fâcheux contresens. Par leur décalage, leurs marottes, leur refus du couple et souvent du travail, ne seraient-ils pas plutôt d'authentiques insoumis voire les derniers vrais punks ?

François de Rupignac, (digne) héritier d'une (digne) famille de la noblesse française, a vécu une jeunesse et une adolescence totalement désabusée, notamment sous la houlette d'un grand-père tutélaire qui tient à ce que son petit-fils perpétue le nom.

A défaut de perpétuer le nom, François perpétuera une certaine idée de la nonchalance, de l'indifférence et du j'm'en-foutisme. Voici le portrait d'un jeune homme qui ne sait pas trop à quel monde il appartient vraiment.

C'est dans ces conditions qu'il fait la rencontre, en internat, du jeune Pierre, un brin mystique, attiré par la prêtrise et les ordres, avec qui il créera le « Club des vieux garçons », autant par désœuvrement que par conviction, bringuebalés qu'ils sont entre décalage avec la société qui les entoure et volonté d'appartenir à quelque chose, quelque soit cette chose. François de Rupignac est du bois dont on fait les célibataires endurcis. Étudiant, il lance le Club des vieux garçons, société secrète à l'humour british dont les membres deviennent peu à peu des activistes bizutant banquiers gloutons, artistes prétentieux et autres coquins du monde moderne. Le roman raconte les coups fourrés de ces frondeurs nonchalants.

Entre futilité, inutilité et stérilité, leur petit club connaît un certain succès et ce sont des membres hétérogènes qui alimentent les soirées

et les discussions qui se tiennent une fois par mois.

Mais François et Pierre seront rattrapés par cette futilité : on n'échappe pas au monde qui nous entoure indéfiniment, on ne peut éternellement éviter ses frères humains. Pierre tournera définitivement le dos à cette société qui ne veut pas de lui et réciproquement en rentrant enfin dans les ordres pendant que François, lui... mais cela ne se raconte pas.

Le livre est à l'image de cette nonchalance affichée pendant la quasi-totalité du récit par François : léger et drôle.

A noter toutefois, les actions « coups de poings » que fomentent François et Pierre, et par la suite reprises par les membres du Club, contre des personnes qu'ils jugent inutiles et nuisibles. Une des actions a trait à un écrivain-éditeur imbu de sa personne autant que de sa soi-disante œuvre littéraire et dont ils se paient une bonne tranche ! Un agréable et drôle moment de lecture.

Il y a chez Louis-Henri de La Rochefoucauld des vellétés subversives cachées, une vague envie de révolution en pantoufles, souriante, pacifique et courtoise, sans aucune brutalité. Une révolution de vieux garçon, en somme. Le maître du mot du vieux garçon est : « Abstiens-toi, *old chap*. » En voilà, un beau programme ! Le vieux garçon aime les feux de cheminée, les couchers de soleil, les chaussettes montantes, l'humour anglais et les vestes d'intérieur. La littérature et la contemplation aussi. Sous vous reconnaissez dans ce portrait ? Ce roman pourrait

devenir votre petit livre rouge... Jusqu'à ce que leur désinvolture cède le pas à une certaine inquiétude. Car le vieux garçon peut-il vraiment être l'avenir de l'homme ou plutôt une étape ?

Comprendre le malheur français



★★★★☆

Marcel Gauchet

Folio, 450 p., 8 €

Il y a un malheur français, bien spécifique : pourquoi sommes-nous les champions du monde du pessimisme et du mécontentement de nous-mêmes ? Pourquoi vivons-nous notre situation, notre place dans l'Europe et le monde, comme un malheur incomparable ?

L'auteur aborde ce problème d'une façon originale, en procédant d'abord à un vaste examen historique, qui le conduit des XVII^e-XVIII^e siècles jusqu'à la période immédiatement contemporaine. Au passage, il analyse en profondeur le règne de De Gaulle et celui de Mitterrand, l'un et l'autre matriciels pour comprendre notre présent.

Puis il s'attaque aux ressorts de la société française d'aujourd'hui, dont il dissèque les maux : pourquoi la mondialisation et l'insertion dans l'ensemble européen sont-elles res-

senties en France avec une particulière inquiétude ? Pourquoi le divorce entre les élites et le peuple prend-il chez nous ce tour dramatique ? Quelle responsabilité incombe aux dirigeants dans la montée de ce qu'on appelle, sans beaucoup y réfléchir, « populisme » ? Quel rôle enfin joue, dans le marasme français, le néolibéralisme, cette idéologie qui veut se confondre avec le cours obligatoire des choses et qui porte en elle la dépolitisation de nos sociétés, à laquelle Mitterrand a converti la France sans le dire ?

On sent chez l'écrivain que ce mélange d'ouverture, de tolérance à la diversité, de multiculturalisme, de diktats des désirs individuels qui font loi, le révolte au plus haut point et comme un certain nombre d'auteurs d'avant-guerre il n'est pas loin de dénoncer l'américanisation de la société, son matérialisme, dans laquelle la jouissance immédiate aurait remplacé toute transcendance, tout intérêt collectif et tout message à portée universelle. On peut même dire que pour l'auteur ce véritable abandon par la gauche de toute volonté de transformation sociale se paye de l'abandon de toute politique aux droits de l'homme.

Et M. Gauchet n'a pas de mots assez durs pour la tolérance, cette espèce de ventre mou de la diversité heureuse qui sous estime par exemple la puissance d'une religion comme l'islam qui tend à régenter les comportements sociaux et politiques. Il rejoint là les partisans d'une laïcité extrêmement ferme qui ne renoncerait pas à faire valoir nos principes face à un multiculturalisme univer-

saliste dans lequel la France n'aurait rien d'autre à offrir aux nouveaux venus « qu'un niveau de vie et des allocations en tous genres » (P. 256). De même, l'auteur dénonce notre incapacité à prendre les menaces qui pèsent sur notre sécurité après les attentats de Charlie Hebdo et ceux du 13 novembre, du fait même de notre répugnance à affirmer nos principes, du peu de cas que nous faisons de la religion et de notre goût pour la tolérance, ce qui nous conduit benoîtement à prôner l'enseignement de la laïcité à l'école et à chanter « quand on n'a que l'amour » lors du deuil national. Pour l'auteur c'est là un angélisme béat qui n'est pas à la mesure du défi séparatiste que lance l'Islam à la société française.

La mutation de l'ethos des élites fait d'ailleurs l'objet de lignes cruelles dans ce livre. Au fond, pour les élites, le peuple c'est quelque part un *beauf* qui respire toujours un peu le Front national. D'un côté les élites déterritorialisées universels et de l'autre les territorialisés moisés.

Conservateurs soyez fiers



★★★★☆

Guillaume Perrault

Plon, 250 p., 16 €

Véritable « manifeste conservateur », cet ouvrage, dénonçant nom-

bre d'idées reçues au fil de notre histoire, explique et revendique les valeurs des conservateurs.

Les conservateurs redeviennent à la mode. Le triomphe de François Fillon à la primaire de la droite, sa candidature à l'Élysée marquent une évolution profonde des esprits. Fillon évite de prononcer le mot de « conservateur », mais c'est cette pensée qui inspire son projet politique. Des idées que les prescripteurs d'opinion jugeaient ringardes et dépassées connaissent un retour en grâce. Le conservatisme est dans l'air.

Valoriser la stabilité et l'ordre ; préserver la famille et transmettre l'héritage qu'on a reçu en dépôt ; restaurer l'enseignement traditionnel de l'histoire et de la littérature à l'école ; défendre les travailleurs indépendants et les petits patrons ; ne pas idolâtrer le changement permanent et les nouvelles technologies ; telles sont les valeurs des conservateurs.

En France, se revendiquer comme conservateur a longtemps été un tabou. Pendant des années, on a tourné les conservateurs en ridicule, on les a caricaturés, voire diffamés – ils étaient contre le capitaine Dreyfus, ils ont voulu la colonisation, ils étaient pour la collaboration pendant la guerre. Mais aujourd'hui, le pays, angoissé, est enfin prêt à les entendre.

Être conservateur peut et doit cesser d'être un reproche, une moquerie, une insulte : faisons-en un étendard qu'on arbore, un titre de gloire, un motif de fierté : conservateurs, ne vivez plus sur la défensive, redressez-vous, levez la tête ! Ce

livre va vous expliquer pourquoi vous pouvez et vous devez être fiers ! Il est concret et empirique. Un livre, écrit par un journaliste, permet une première entrée en matière.

Croire au merveilleux



★★★★☆

Christophe Ono dit Bio

Gallimard, 240 p., 20 €

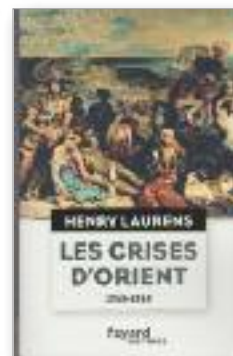
César a décidé de mourir. Mais une jeune femme sonne à sa porte et contrarie ses plans. Étudiante en architecture, grecque, elle se prétend sa voisine, alors qu'il ne l'a jamais vue. En est-il si sûr ? Pourquoi se montre-t-elle si prévenante envers lui, quadragénaire en deuil de Paz, la femme aimée, persuadé qu'il n'arrivera pas à rendre heureux l'enfant qu'ils ont eu ensemble, et qui lui ressemble tant ? Pourquoi est-elle si intéressée par sa bibliothèque d'auteurs antiques ?

César et sa douleur, César et ses livres : César et lui-même... Cet homme se met tellement au centre de tout qu'il en oublierait presque son fils. Pourtant, cet adorable bambin qui s'inquiète tant pour lui, l'appelle « mon petit papa », le raccroche à la vie.

D'un Paris meurtri aux rivages solaires de l'Italie en passant par quelques îles proches et lointaines,

ce roman esquisse l'histoire d'un homme égoïste (Narcisse aurait dû être son prénom !) sauvé par son enfance et le pouvoir des mythes. Un homme qui va comprendre qu'il est peut-être temps, enfin, de devenir un père. Et de transmettre ce qu'il a de plus cher.

Les crises d'Orient



★★★★☆

Henry Laurens

Fayard, 380 p., 19 €

En ce début de XXI^e siècle, le cycle d'instabilités au Moyen-Orient, commencé en 2003 et qui s'est accéléré depuis 2011, a pris une dimension particulièrement dangereuse. Et les médias nous donnent l'impression d'être dans une situation nouvelle et inédite. En réalité, le Moyen-Orient a connu, tout au long du XIX^e siècle, des crises dites d'Orient.

Dans un jeu d'ingérences et d'implications entre acteurs locaux, régionaux et internationaux, au point que l'on ne sait plus qui manipulait l'autre, ces crises opposèrent des intérêts et des projections culturelles contradictoires, aussi bien des Européens sur les pays dits orientaux que de ces derniers vers ce que l'on appelait le « monde civilisé ». Les États affrontèrent une violence parfois extrême, répondant dans l'urgence

par des solutions politiques souvent boiteuses.

L'auteur reprend à son fondement cette « question d'Orient » si multiple, liée aux recompositions successives de l'Empire ottoman et du « Grand Jeu » qui opposa, en Asie, Russie et Grande-Bretagne entre la fin du XVIII^e siècle et 1914.

Dans la maison un grand cerf



★★★★☆

Caroline Lamarche

Gallimard, 140 p., 12,50 €

Un livre autour de la mort du père. Mais aussi de l'amour porté à certains hommes et du refuge que ces aventures poursuivent. Autant de variations sur le thème d'une chasse éternelle. *Cerf, cerf, ouvre-moi, ou le chasseur me tuera...* Comment les disparus orientent-ils nos vies, comment leur répondons-nous ? Sujet intime autant qu'universel, qui aborde la place du père, de la mort dans nos sociétés et la puissance de l'art.

C'est bien la mort qui déploie un supplément de sens, et l'approfondit dans la violence de l'amour, dans la rencontre avec l'autre, ou dans la représentation de l'art. C'est elle, pugnace, déraisonnable ou fervente, qui détermine, fût-ce de ma-

nière oblique, ce qui s'est réellement joué dans le récit.

Costa brava



★★★★☆

Eric Neuhoff

Albin Michel, 300 p., 21 €

Arrivé dans l'âge mûr, les quinquagénaires rêvent aux prairies de l'enfance. C'est ce qui arrive à l'auteur. N'ayant plus l'âge que de dire des bêtises, il rêve sur celui où il pouvait en faire. Le meilleur moment, c'étaient les grandes vacances. Pour lui, la fiesta avait lieu en Espagne. On est sur la Costa Brava, dans les années 1960 et 1970, à Canyelles. Avec les années, c'est devenu Versailles, un immense réservoir à souvenirs. Au début, le narrateur a encore de la limonade dans le sang. La famille arrive en Aronde. Plus tard, ils viendront en 403, puis en 404.

A la fin, il y aura même une DS. L'iPhone n'est pas un organe vital. Les enfants sont propres et neufs comme le petit matin. Dire qu'on échappait trois mois à l'école. Les névrosés de l'activité vont détester ce roman.

Buller n'est pourtant pas si simple. Les filles, le bateau, le bronzage, la nage, la pêche, les bagarres... A force, on part en toupie entre les mille façons de ne rien faire. Mais les années passent. Les filles de la

bande choisissent leur Bikini. Et les copains ne sont pas des psychopathes à la Peter Pan. Peu à peu, la plage se transforme en champ de mines sexuel. Pas très dangereux au début. Ces demoiselles sont plus verrouillées qu'une serrure à trois points. Elles réclament une patience de pêcheur à la ligne. Mais toutes les barrières s'ouvrent. Au même moment, le gintonic remplace le Fanta. S'il aime s'encombrer de sentiments, sa morale voyage léger. Son oeil ne juge pas. Il préfère repérer les petits trucs qui trahissent le temps qui passe.

Le temps a beau mettre du velouté sur toute chose, ce sont nos vies qui partent en douceur, comme la fumée, sans un bruit. On n'oublie pas, on remplace. Alors les souvenirs arrivent sans prévenir comme les petits chats. Une odeur d'aiguilles de pin et... Evidemment rien ne vaut les clairs de lune à Maubeuge ou la grand-plage de l'Île-aux-Moines mais, un jour, on revient tous sur nos propres traces. Là où on a pris notre élan. Pour ne pas aller si loin, finalement...

40 dieux et héros grecs



★★★★☆

Sylvie Baussier

Gallimard, 100 p., 10 €

Gaia, Zeus, Prométhée, Pandore, Athéna, Poséïdon, Cédipe, Antigone, Orphée, Hélène, Achille, Phèdre... cet ouvrage dresse le portrait et les

aventures de 40 dieux et déesses, héros et héroïnes de la mythologie grecque. Pour chacun est présentée sa généalogie, ses alliés et ses ennemis, ses attributs et les épisodes clés de son histoire et des mythes qui lui sont associés. Un livre pour les élèves de 6°. Une bonne initiation à la mythologie grecque.

Le dérèglement moral de l'Occident



★★★★☆

Philippe Bénéton

Le Cerf, 300 p., 22 €

En Occident, le monde présent est celui des apparences. En droit, l'individu est roi, en fait, il est dépossédé de son autonomie. En droit, on lui promet la jouissance, en fait, il est placé sous influence. Le grand art de notre temps est de donner au conformisme le nom de liberté, au dérèglement moral le nom d'émancipation.

Aujourd'hui, le rideau commence à se déchirer. Il apparaît de plus en plus clairement que l'opinion dominante est une pensée faible en dépit de ses positions fortes, qu'elle marche à l'intimidation et se refuse à tout débat loyal. Il apparaît aussi que la nouvelle « morale » a pour effet une profonde crise morale de l'Occident.

Comment peut-on expliquer la crise des démocraties libérales actuelles ? pour l'auteur la raison première est celle-ci : la pensée dominante ne reconnaît au fond que deux catégories légitimes d'êtres humains, l'humanité et l'individu. La société politique ne saurait donc s'appuyer sur ce qui est commun à tous ses membres : des mœurs, une histoire, des références. Au contraire la diversité est une richesse comme ne cessent ou ne cessaient de le dire le président Obama, le Premier ministre Trudeau et tant d'autres. Mais plus la diversité s'entend, plus se réduit ce que les hommes ont en commun. Comment alors faire en sorte que des hommes, qui à la limite ne partagent rien sinon une égale liberté, s'accordent pour vivre en paix et coopérer les uns avec les autres ? La réponse élaborée par les Modernes et radicalisée à l'époque contemporaine est celle-ci : puisqu'il faut renoncer à tout accord sur les règles de vie, il faut tabler sur des règles du jeu. La démocratie libérale prend alors un nouveau sens, elle devient une simple mécanique, elle se définit uniquement par des procédures.

Le multiculturalisme suppose que tout le monde puisse s'entendre avec tout le monde, l'accord sur les règles du jeu suffit. Tout le monde vraiment ? Voyez les Serbes et les Croates, les Israéliens et les Palestiniens, les Flamands et les Wallons, les Grecs et les Turcs, les hindous et les musulmans etc. Prenons l'exemple donné par l'Union européenne pensée à Bruxelles depuis les années 2000 : ce qui unit les Européens, ce sont seulement les règles qu'impliquent les droits de l'homme et le principe

sacro-saint de la « concurrence libre et non faussée ». Pour le reste, qui fut une civilisation commune, la table rase s'impose. L'Europe a vocation à devenir l'Europe des individus, elle se doit d'être ouverte à tous les vents. Mais les peuples font de la résistance. Dans ce monde, les procédures règnent et les vertus s'effacent.

D'un autre côté, dans un monde où les procédures règnent et les vertus s'effacent (au profit du relativisme des valeurs), les acteurs se sentent moins tenus. La crise morale touche la politique comme elle touche les médias, l'économie, les sciences ou pseudo-sciences, les relations quotidiennes... Certains journalistes sans doute jouent les professeurs de morale politique, mais qui contrôle ces journalistes ?

D'où apparaît une morale de contrebande. L'idée centrale est la suivante : d'un côté notre modernité tardive se targue d'une libération morale : à chacun ses valeurs, chaque individu est souverain, vive la liberté, à bas le vieil ordre moral ! Mais de l'autre, elle entend définir la bonne et la mauvaise manière de vivre et de penser. Nous sommes tous innocents sans doute mais à l'exception de ceux qui sont coupables. La faute n'a pas disparu, elle s'est déplacée. Désormais, le « Mal » est clairement circonscrit, il se concentre, il se resserre, il est tout entier dans les atteintes à l'égalité, c'est-à-dire dans les formes diverses que peuvent prendre les « péchés » de discrimination ou d'intolérance. Plus précisément, le « Mal » s'incarne dans les mots ou les actes convaincus, à tort ou à raison, de racisme, de

sexisme, d'élitisme, de xénophobie, d'« homophobie », ou d'une quelconque attitude offensive ou de jugement. Ces nouvelles règles pointent vers une division morale de l'humanité : d'une part les représentants du nouveau monde, les hérauts d'une société ouverte ou avancée, les progressistes, les modernes, les féministes..., d'autre part, les rétrogrades du vieux monde, les partisans d'une société close ou tribale, les tenants du vieil ordre moral, les conservateurs ou ultra-conservateurs, les réactionnaires, les populistes... bref les amis et les ennemis de l'humanité. Mais cette vision manichéenne ne joue pas en faveur de la liberté.

Mais surtout les libertés individuelles et les droits de l'homme n'apparaissent plus suffisants pour résister à la menace islamiste.

Effectivement notre monde occidental est vulnérable en raison de la crise morale qu'a entraînée la nouvelle « morale ». L'un des effets les plus frappants de cette crise est que beaucoup de jeunes gens et aussi d'adultes errent à la recherche de qui ils sont, ou pour parler le langage d'aujourd'hui qu'ils éprouvent une crise d'identité. Qui es-tu ? À cette question, un homme d'autrefois n'avait guère de peine à répondre : je suis François M, fils de Jacques M. et de Suzanne D, époux de Jeanne D, père de deux enfants, natif de Normandie, citoyen français, de religion catholique (ou protestante, ou juive)... Mais que doit répondre un homme d'aujourd'hui s'il se conforme à l'esprit du temps ? Qui je suis, mais je suis Moi, un être qui se fait tout seul et ne doit rien à personne... Mais quel est ce Moi insai-

ssable ? Où s'accrocher quand les rôles traditionnels (de fils, de père, de mari...) ont perdu leur force ? À quoi se dévouer, se donner quand tout se vaut ? Qu'est-ce qui mérite d'être respecté quand la grossièreté et la vulgarité dégoulinent sur les écrans ? Que faut-il opposer aux fanatiques de l'Islam qui dénoncent cet Occident qui n'est que débauche et faiblesse, qui exhibe des corps en rut et ne voit rien qui mérite de risquer sa vie ?

Oui il faut être soucieux de préserver au sein du monde moderne l'enracinement, l'attachement, les qualités morales et spirituelles. Avec ironie, profondeur et acuité, l'auteur brosse le tableau critique d'un monde procédural qui se satisfait de règles du jeu, cultive les grimaces et masque son inconsistance.

Des valeurs



★★★★☆

Nathalie Heinich

Gallimard, 400 p., 25 €

« Valeurs » : jamais ce terme n'a été aussi fréquemment invoqué, alors même qu'il est peu ou mal défini. Plutôt que de contourner ou de disqualifier la question, l'auteur l'aborde avec sérieux, au moyen des outils des sciences sociales, en adoptant une approche descriptive, compréhensive et résolument neutre. Elle

montre ainsi que les valeurs ne sont ni des réalités ni des illusions, mais des représentations collectives cohérentes et agissantes.

Contrairement à la philosophie morale, qui prétend dire ce que seraient de « vraies » valeurs, la « sociologie axiologique » s'attache à ce que sont les valeurs pour les acteurs : comment ils évaluent, opinent, pétitionnent, expertisent ; comment ils attribuent de « la » valeur, en un premier sens, par le prix, le jugement ou l'attachement ; comment les différents objets valorisés (choses, personnes, actions, états du monde) deviennent des « valeurs » en un deuxième sens (la paix, le travail, la famille) ; et comment ces processus d'attribution de valeur reposent sur des « valeurs » en un troisième sens, c'est-à-dire des principes largement partagés (la vérité, la bonté, la beauté), mais diversement mis en œuvre en fonction des sujets qui évaluent, des objets évalués et des contextes de l'évaluation.

L'analyse pragmatique des jugements produits en situation réelle de controverse, de différend impossible à clore, tels les débats sur la corrida, permet à l'auteur de mettre en évidence la culture des valeurs que partagent les membres d'une même société. On découvre ainsi que, contrairement à quelques idées reçues, l'opinion n'est pas réductible à l'opinion publique, pas plus que la valeur ne l'est au prix, ni les valeurs à la morale ; que les valeurs ne sont ni de droite ni de gauche ; et qu'elles ne sont ni des entités métaphysiques existant « en soi », ni des constructions arbitraires ou des dissimulations d'intérêts cachés.

Dignité et vocation chrétienne du politique



★★★★☆

Collectif

Parole et Silence, 240 p., 18 €

En novembre 2015, l'Observatoire Foi et Culture interrogeait le caractère irréversible du désenchantement du politique. Un an après, alors que les échéances électorales suscitent moins les projets que les ambitions, il semble que le constat demeure.

Le désenchantement du politique est-il irréversible ? C'est le point de départ de cette réflexion qui a rassemblé des personnalités très diverses. Avec de la hauteur et un vrai souci du bien commun, nourri par la philosophie, l'histoire ou son regard social, ce point de vue éclairé par un humanisme inspiré intéressera très largement. Et d'abord par ses analyses et ses perspectives pertinentes, plurielles et inhabituelles. Un appel aussi à un engagement politique responsable.

Les questions posées (économie mondialisée, éducation, écologie, mouvements de populations, recherches scientifiques et biomédecine, etc.) débordent les frontières des nations ; ne pouvant se traiter que sur le temps long, elles se heurtent au court-terme qui s'impose à

celles et ceux qui briguent ou exercent un mandat électif. Cette tyrannie de l'immédiat, dont on accuse souvent les médias, ne masque-t-elle pas l'impuissance à proposer un grand dessein et l'inconscience des périls que peut créer l'issue des prochaines élections ?

Le christianisme s'inscrit depuis toujours dans des contextes très différents. Il a développé au service du bien commun une réflexion sur les sociétés, les cultures, le politique. La foi chrétienne place la personne et l'espérance au cœur de l'action politique et sociale.

Dictionnaire historique de la Vierge Marie



★★★★☆

Fabienne Henryot

Perrin, 570 p., 27 €

Aujourd'hui le culte de la Vierge est aussi florissant qu'il l'était hier, et l'intérêt du présent dictionnaire sans équivalent est de montrer la richesse et la multiplicité de ses facettes.

Marie est présente dans les maisons et les églises, mais aussi dans les bandes dessinées, les contes pour enfants, le cinéma... Elle est celle vers laquelle, depuis des siècles, s'élèvent des prières. Elle est universelle avec des sanctuaires connus

de tous, mais aussi locale avec ses fontaines sacrées, ses arbres mystérieux. Elle est priée par des dévots, mais aussi par des footballeurs ou des marins. C'est devant Notre-Dame d'Aparecida que sont déposés tous les mois 19 000 objets et ex-voto. C'est en son nom que les Loups de la Nuit parcourent les routes de Russie et d'Europe centrale sur leurs motos, c'est toujours en clamant son nom, un rosaire à la main, que les Philippins se sont élevés contre la dictature. Marie est de toutes les causes, de tous les temps et de tous les continents.

Pour décrire les innombrables modalités du culte rendu à Notre-Dame, ce dictionnaire de 150 entrées en développe quatre types. Les premières sont des articles généraux, synthèses de sujets déjà bien étudiés (Apparitions, Immaculée Conception, Mariolâtrie...). Les secondes abordent les dévots, confessions constituées (Orthodoxes, Protestants...) ou groupes sociaux moins évidents (Mortards, Footballeurs, Marins...). Les troisièmes visitent des sanctuaires (Aparecida, Fatima, Guadalupe, Lourdes...). Enfin, les dernières laissent la parole aux critiques ou aux remises en cause.

L'ensemble dessine les contours d'une histoire qui s'articule autour de trois moments forts : le début du XVIe siècle lorsque la figure mariale s'affirme comme un étendard face au protestantisme et qu'en conséquence, les dévotions personnelles ou collectives s'amplifient ; le milieu du XIXe marqué par l'émergence de nouveaux hauts lieux et par la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception ; le milieu du XXe,

temps où le concile Vatican II recentre une piété mariale que d'aucuns jugent envahissante.

France, 1940



★★★★☆

Philip Nord

Perrin, 320 p., 20 €

Juin 1940. Dans l'esprit de chacun, cette date marque la défaite de la France face à l'Allemagne nazie et l'entrée de la République dans un régime collaborationniste. Pour dépasser mythes et clichés, l'auteur, historien américain, analyse les faits qui ont conduit à cette défaite tout en tenant compte du rôle de l'ensemble des protagonistes : Allemagne, Italie, Russie, Angleterre, Etats-Unis, etc. Car s'il faut porter un jugement, et c'est là tout l'apport de ce texte fondateur, ce n'est pas tant la France seule qu'il y a lieu d'examiner, mais aussi ses alliés qui voyaient en elle leur première ligne de défense.

Le travail relève autant du plaidoyer que du récit et éclaire d'une lumière nouvelle certains aspects de la guerre et de l'après-guerre. Ainsi le désenchantement rapide pour Vichy, le développement de la résistance, entendue au sens le plus large, et par-dessus tout le prestige persistant de l'idée républicaine sont ici analysés pour la première

fois. Sans polémiquer sur les thèses de Bloch ou de Pétain, l'auteur propose une lecture nuancée, novatrice et subtile d'un événement qui a marqué l'histoire mondiale.

Evangile historial



★★★★☆

Pierre Le Mangeur

St Jude, 200 p., 16 €

L'enseignement moderne naît au XIIe siècle. Confrontés à des étudiants toujours plus nombreux, des maîtres inventent les premiers manuels. Un de ces novateurs, Pierre le Mangeur fut doyen du chapitre cathédral et maître à Paris où il jouit d'une réputation considérable. Successeur de Pierre Lombard, il a parmi ses élèves Pierre de Poitiers et Étienne Langton.

Rédigée en latin entre 1169-1173, le moine Pierre le Mangeur (Petrus Comestor), souvent appelé Pierre de Troyes, rédige l'œuvre de sa vie : « l'Histoire scholastique ». Celui qu'on surnomme le « Maître des histoires » condense les Évangiles en un livre où il explique et commente les événements à la lumière de leur contexte historique. L'ouvrage est un succès considérable et devint la référence du monde chrétien pendant quatre siècles.

Le 3° homme



★★★★☆

PF Charpentier

Le Félin, 320 p., 20 €

L'auteur a eu l'idée originale de s'intéresser aux candidats qui sont arrivés en troisième place du premier tour de la présidentielle, ce « troisième homme » non qualifié au second. L'élection présidentielle connaît ainsi en réalité deux vaincus emblématiques, le finaliste et le troisième homme, expose l'auteur. Sauf que ce dernier, on l'oublie toujours.

Difficile, même si l'auteur s'y essaye de façon plus ou moins convaincante, d'en dresser un portrait-robot. Le troisième homme, lorsqu'il est de droite, laisse toujours quelqu'un de son propre camp parmi les deux finalistes. En ce sens, il est possible d'en déduire que le premier tour de l'élection présidentielle fait office de primaire, souligne-t-il. Avant de conclure, au sujet de la déclaration du « troisième homme » au soir de son élimination : « À défaut de l'avoir remportée, le troisième homme croit dur comme fer qu'il peut encore à lui seul décider du résultat de l'élection. C'est là son chant du cygne. »

Mais l'ouvrage se lit surtout comme un livre d'histoire, racontant à partir d'un angle original les scrutins présidentiels depuis 1958 (qui se

souvent d'Albert Châtelet, au temps du suffrage universel indirect ?), et, au-delà, des tranches de la vie politique française. Avec force témoignages et citations, on se replonge plaisamment dans la surprise suscitée par le troisième homme, que ce soit dans un sens de promotion (Lecanuet, Duclos, Chirac, Bayrou, Le Pen) ou, à l'inverse, dans un processus de relégation (Chaban-Delmas, Barre, Balladur, Jospin).

Fatima



★★★★☆

Guillaume Hunermann

Salvator, 200 p., 10 €

Si les médias ne fêtent en cette année que la révolution bolchévique ! L'auteur répare cet oubli en relatant l'histoire des apparitions mariales au Portugal.

Ce livre est le récit des événements extraordinaires qui se sont passés à Fatima en 1917. Vrai, car l'auteur a pu interroger de leur vivant le père et la mère de Jacinta et de Francisco, la sœur de Lucia, les parents et les amis des jeunes voyants. Durant son séjour, il s'est aussi imprégné des coutumes locales et il a visité en détail le théâtre des apparitions. Il a pu ainsi replacer celles-ci dans leur cadre historique et géographique.

Tour à tour plaisant et émouvant, l'auteur captive son lecteur et l'initie au grand message spirituel de Notre Dame de Fatima.

L'événement sera notre maître intérieur



★★★★☆

Emmanuel Mounier

Parole et Silence, 160 p., 16 €

Philosophe, grande figure de la scène intellectuelle des années 1930-1940 influencé à la fois par Henri Bergson et par Charles Péguy, Emmanuel Mounier (1905-1950) a recherché, avec la revue *Esprit* (1932) et l'incessante promotion de ce courant de pensée attaché à tenir à distance les impasses idéologiques et politiques à la fois du fascisme et du communisme, à mettre en avant une doctrine fondée sur la fraternité et la pluralité. Le personnalisme de Mounier, illustré par les textes de ce recueil, demeure une pensée d'une étonnante actualité faisant pièce à l'indigence ambiante.

Avant d'être un intellectuel, Mounier fut un grand spirituel qui s'engagea dans tous les combats de son temps. "Irréductible et ouvert", c'est ainsi que le voyait Paul Ricoeur.

"L'absolu n'est pas de ce monde et n'est pas commensurable à ce monde. Nous ne nous engageons

jamais que dans des combats discutables sur des causes imparfaites. Refuser pour autant l'engagement c'est refuser la condition humaine."

"Ce qui rend à certains le personnalisme insaisissable, c'est qu'ils y cherchent un système, alors qu'il est perspective, méthode, exigence. Le destin de l'homme y est pris sous toutes ses dimensions matérielle, intérieure, transcendante ; l'appel à la plénitude personnelle, pointe et instrument de l'histoire universelle, n'y est pas séparé de l'appel de l'humanité comme tout, aucun problème n'y est pensé sans cette double référence."

Jason



★★★★☆

Collectif

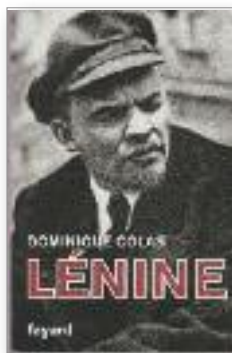
Glénat, 50 p., 14 €

Héritier du trône d'Iolcos, Jason est le seul survivant d'un massacre perpétré par son oncle, le félon Pélias. Mis en sécurité par sa mère, il parfait son apprentissage auprès du meilleur éducateur de la Grèce : le centaure Chiron. Devenu adulte, Jason part alors accomplir son destin et réclamer son trône. Mais, piégé par son oncle, il se retrouve à devoir entreprendre la plus périlleuse des missions : rapporter la toison d'or, un trésor aussi inestimable qu'inaccessible. Pour s'en emparer, il va devoir s'entourer des meilleurs. Et

bâtir un navire capable de traverser le terrible Déroit des Dardanelles. Alors, seulement, le voyage pourra commencer...

Dans ce premier tome d'une trilogie, découvrez la genèse de la quête de Jason, l'un des plus célèbres mythes de la Grèce antique !

Lénine



★★★★☆

Dominique Colas

Fayard, 500 p., 25 €

Octobre 1917, Lénine dit : « La révolution, c'est la lutte des classes la plus âpre, la plus furieuse, la plus désespérée. Et aussi la guerre civile ». « Nous épurerons la Russie pour longtemps. » écrit-il à Staline, 22 juillet 1922.

Lénine n'était ni un aventurier avide de pouvoir ni un tyran capricieux. Un seul but motivait cet intellectuel fanatique et habile tacticien : le bonheur de l'humanité grâce à la révolution communiste étendue au monde entier. Elle nécessitait des sacrifices : la lutte des classes sans pitié et le nettoyage de la terre russe. La dictature s'imposa donc, par la guerre, par la terreur, par l'épuration.

Mais il est une autre arme dont Lénine s'empara pour instaurer la première dictature d'un parti-État :

les mots. S'il a lu et annoté Clausewitz, Marx et Engels, il a écrit des milliers de pages – théorisation, propagande, mots d'ordre – qui constituent les archives fondamentales de la révolution russe. Elles sont au cœur de la biographie politique que livre l'auteur, restituant l'originalité radicale du bolchévisme.

Du coup d'État révolutionnaire d'octobre 1917 à la guerre civile, de la tentative d'invasion de la Pologne aux effets du léninisme en France, de l'électrification à la famine, l'auteur fait se répondre les discours et les actes, la réflexion et les combats et dresse un portrait original de celui qui fut l'acteur central de la dictature bolchévique.

La fin du village



★★★★☆

Jean-Pierre Le Goff

Folio, 700 p., 11 €

À l'heure du « changement » et de la « mondialisation », le « village » continue d'être présent dans la mémoire et l'imaginaire des Français. Le village : son église, sa mairie, son bar et ses habitants.

Mais le divorce entre le mythe et la réalité n'a jamais été aussi flagrant. À l'ancienne collectivité, rude, souvent, mais solidaire et qui baignait dans une culture dont la « petite »

et la « grande patrie » étaient le creuset, a succédé un nouveau monde bariolé où individus, catégories sociales, réseaux et univers mentaux, parfois étrangers les uns des autres, coexistent dans un même espace dépourvu d'un avenir commun.

Telle est la conclusion de l'enquête menée par l'auteur pendant plusieurs années sur les évolutions d'un bourg du Luberon depuis la Seconde Guerre mondiale. Il s'est immergé dans la vie quotidienne des habitants, a interrogé beaucoup d'entre eux, consulté des archives, recueilli les documents les plus divers. Le tableau qu'il brosse est saisissant. À rebours des clichés et d'une vision idéalisée de la Provence, les anciens du village ont le sentiment d'être les derniers représentants d'une culture en voie de disparition, face aux modes de vie des néo-ruraux et au tourisme de masse. Animation culturelle et festive, écologie et bons sentiments, pédagogie et management, spiritualités diffuses se développent sur fond de chômage et de désaffiliation. Les fractures sociales se doublent de fractures culturelles qui mettent en jeu des conceptions différentes de la vie individuelle et collective.

Entre promenades et petit vin partagé, c'est un demi-siècle qui défile montrant les ruptures qui ont modifié le visage et les mentalités de la commune, les confrontations qui l'ont secouée. C'est donc un microcosme du mal-être français que l'auteur décrit au plus près des réalités, en s'interrogeant sur ce qu'il est advenu de l'ancien peuple de France et sur les défis qu'un nouveau

type d'individualisme pose à la vie en société.

Les « cul terreux » ont été remplacés par les « cultureux » aux spectacles diversement appréciés. La chaleur humaine se mérite, chacun doit y mettre du sien.

Mon cousin le fasciste



★★★★☆

Philippe Pujol

Le Seuil, 130 p., 15 €

En octobre 2010, le Front National dans une stratégie de "normalisation" idéologique écarte plusieurs militants proches des courants les plus extrémistes qui traversent le parti. Parmi eux, Yvan Benedetti est traduit devant la commission de discipline du mouvement pour cause de double appartenance au Front National et à L'Œuvre française. Cet homme, représentant d'une frange affirmée, et qui doit être gommée par l'opération de communication du Front National, n'est autre que le cousin germain du journaliste prix Albert Londres, Philippe Pujol. Grand reporter, l'auteur s'interroge sur les destins croisés et pourtant op-

posés, dans une mise en regard fascinante. Il dresse le portrait de son double en négatif et tente au-delà des caricatures de dépeindre un fascisme plus contemporain qu'il

n'y paraît. Dans un studio parisien surchauffé, autour d'une stèle de l'OAS, dans les pas des processions de la phalange en Espagne ou encore lors d'un rassemblement sur la tombe du Maréchal Pétain sur l'île d'Yeu, en reporter, l'auteur, sonde l'âme rance et familière d'une idéologie française.

Les Rohan



★★★★☆

Eric Mension-Rigau

Perrin, 320 p., 22,50 €

Cet ouvrage, très agréable, est le récit d'une des plus illustres familles aristocratiques dont l'histoire se confond avec celle de la France.

L'origine des Rohan, famille du Bas-Poitou, remonte au début du XIe siècle. Au fil du temps, elle s'est subdivisée en plusieurs branches, la plus importante étant les Rohan Chabot, portant le titre de duc à partir de 1648. Le présent ouvrage retrace pas à pas l'histoire de cette grande famille dont l'apogée se situe peu avant la Révolution. Les Rohan sont alors à la tête d'une fortune incalculable : possédant une bonne partie de la Bretagne, ils multiplient les charges, les fonctions et les honneurs à la Cour. Ils s'illustrent aussi bien dans la politique que la haute administration ou la guerre. Ils connaissent un relatif déclin au cours du

XIXe siècle, mais sont toujours actifs. Josselin de Rohan, l'actuel duc, 14^e du nom, vit à Josselin, en Bretagne, le berceau historique de la famille et perpétue les traditions et les valeurs qui se sont transmises en son sein de génération en génération dont la devise est "Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis."

Montcalm



★★★★☆

Henri Cauvain

Elor, 280 p., 22 €

Cet ouvrage fondé sur des éléments historiques relate de manière épique et bouleversante la fin du Canada français.

"Tandis que dans les plaines d'Abraham... se décidait le sort de ce malheureux pays qui allait perdre pour jamais le nom si doux de Nouvelle France... agonisait celui qui avait juré de la sauver ou de mourir."

Le but de ce livre, romanesque dans la forme mais scrupuleusement exact dans le fond, est d'intéresser le lecteur à ces événements trop ignorés de notre Histoire, et de lui inspirer quelque admiration pour ces héros, nos pères, qui défendirent si vaillamment l'immense territoire où flottait notre pavillon.

La précédente édition du drame que fut pour la France, dont l'insou-

ciance d'alors causa la perte du Canada français, remonte à plusieurs dizaines d'années. Il nous a semblé que la mise à disposition des jeunes d'aujourd'hui d'un tel livre qui exalte les vertus de nos compatriotes était un devoir de mémoire. Puissent nos compatriotes se départir enfin de leur légèreté et se rappeler que l'avenir est toujours inscrit dans le passé... A partir de 15 ans.

Napoléon De Gaulle



★★★★☆

Patrice Gueniffey

Perrin, 400 p., 22 €

Héros préférés des Français, Napoléon Bonaparte et Charles De Gaulle incarnent la figure du sauveur. Si beaucoup les sépare, à commencer par le siècle où ils vécurent, ils ont en commun d'avoir élevé notre patrie au-dessus d'elle-même, dans une quête de la grandeur nourrie d'une certaine idée de sa mission et de sa vocation à éclairer le monde. Dans cet essai historique, porté par une plume rare, l'auteur croise leur existence et interroge leur destin, ouvrant des pistes fécondes sur leur personnalité et leur œuvre.

A travers les métamorphoses de leurs Mémoires, l'auteur ausculte enfin la France, celle d'hier et surtout d'aujourd'hui, hantée comme jamais par son histoire dans l'espoir de ré-

pondre à ses doutes et exorciser son malheur. Un livre magistral et qui fera date.

Nos années rouges



★★★★☆

Anne-Sophie Stegfanini

Gallimard, 190 p., 16 €

À Paris, Catherine s'est battue avec ses amis communistes pour l'indépendance algérienne. En septembre 1962, elle se rend à Alger. Elle veut enseigner, aider le gouvernement de Ben Bella à bâtir un pays libre. Elle est grisée par l'inconnu, cette vie loin des siens : elle explore la ville chaque jour, sûre qu'ici tout est possible. C'est le temps des promesses : Alger devient sa ville, celle de sa jeunesse, de toutes ses initiations.

En 1965, Catherine est arrêtée par la Sécurité militaire : le coup d'État de Boumediene chasse du pouvoir Ben Bella. Catherine et ses amis sont interrogés. En prison, face à celui qui l'accuse, elle se souvient de ses élans politiques et amoureux, de ce qu'elle a choisi et de ce qu'elle n'a pas voulu voir. Qui étaient vraiment ces « pieds-rouges » dont Catherine faisait partie ? Quelle femme est-elle devenue ?

L'esprit de la V^e république



★★★★☆

Philippe Raynaud

Perrin, 280 p., 20 €

La crise politique actuelle est une nouvelle illustration de la défiance des citoyens envers la politique en général et les élus en particulier. Cette défiance est ancienne. Ses manifestations sont bien connues : l'abstention, le vote sanction quasi systématique, la montée des extrêmes. Cette défiance, nous n'en sortirons pas par des mesures cosmétiques. Si nous voulons éviter que la crise politique et morale ne se transforme en crise de régime, nous devons répondre à ses causes profondes en repensant le fonctionnement de notre machinerie démocratique.

L'œuvre constitutionnelle de Michel Debré a été au fil du temps "bricolée" et les grands équilibres ont été mis à mal. Extension du droit de saisine du Conseil constitutionnel, égalité hommes-femmes, décentralisation, statut pénal du chef de l'Etat, question prioritaire de constitutionnalité : ces évolutions qui ont ponctué notre histoire constitutionnelle étaient nécessaires, mais nous n'en avons pas tiré les conséquences et ne les avons pas mises en perspective.

Nous n'avons pas, en particulier, tiré les conséquences du passage

au quinquennat, qui se traduit pourtant par deux changements majeurs. D'une part, le député de la nation est désormais issu d'une élection seconde, dont la couleur est imposée par le résultat de la présidentielle. Un vrai *diminutio capitis*. Faut-il attendre une dissolution, avec le risque d'une nouvelle cohabitation, pour voir réapparaître la dualité de nos institutions ?

D'autre part, le premier ministre s'est, dans les faits, effacé. Chaque jour, depuis tant d'années, en apporte la preuve. C'est là qu'il faut avoir le courage de réécrire un nouvel équilibre des pouvoirs.

Inutile de proclamer une 5^e République si l'on veut revenir aux charmes désuets de la IV^e. Quel choix pouvons-nous faire ? Un parlementarisme à l'anglaise ? Un présidentielisme à l'américaine ? Notre histoire nous guide. Le pouvoir, en terre de France, procède d'un enracinement dynamique. Issu d'une relation intime entre celui qui le représente et chaque citoyen. A aucun instant ne doit être remise en cause la présidence de la République, responsable, actrice des changements, au contact d'un pays trop souvent chahuté, bousculé, divisé.

C'est ailleurs qu'il faut bouger les curseurs : mettre fin à l'illusion d'un exécutif dyarchique, faire disparaître le poste de premier ministre, effacer l'article 20 de la Constitution, dont l'artificialité est flagrante, et mettre en adéquation avec la réalité ce qui est un fait désormais : le président gouverne, tant en matière d'affaires étrangères et de défense que de politique intérieure. Sa res-

ponsabilité politique, juridique, morale doit être réécrite.

Nous devons imaginer que le président de la République et le Parlement représentent les deux pôles de notre démocratie et s'équilibrent mutuellement. Le chef de l'Etat est en première ligne. Il troque son rôle d'arbitre contre celui d'acteur engagé. Il présente chaque année le bilan de son action et l'état de ses priorités devant le Parlement. Il ne peut prononcer la dissolution de l'Assemblée sans remettre son propre mandat au choix des électeurs.

La V^e république est un régime dont la nature est de réunir des aspects démocratiques et libéraux tout en accordant une puissance particulière à un exécutif quasiment monarchique. L'objet étant de rétablir un pouvoir assez fort pour conduire une politique de redressement et d'indépendance nationale. Quant à son esprit, il consiste en une tentative de surmonter les fractures de l'histoire de France, principalement celle de 1789.

Le pape François



★★★★☆

D. V. D.

Saje, 100 p., 11 €

Qui se cache derrière le Pape François ? Ana, jeune journaliste espagnole, est envoyée au Vatican

pour couvrir le conclave de 2005. Elle fait alors la connaissance du Cardinal Jorge Mario Bergoglio, évêque de Buenos Aires, méconnu du grand public et outsider de l'élection. Se liant d'amitié, elle apprend à mieux connaître la vie d'un homme humble et atypique qui a voué son existence aux luttes contre la dictature, la pauvreté, la drogue, l'esclavagisme moderne. Elle découvre petit à petit le parcours incroyable, depuis son enfance jusqu'à son élection de 2013, de celui qu'on appelle désormais le Pape François. Un film qui n'est pas hagiographique mais permet de mieux cerner le personnage.

Notre ennemi le capital



★★★★☆

Jean-Claude Michéa

Flammarion, 320 p., 19 €

En ce début de XXI^{es}, certains veulent réellement rassembler la grande majorité des classes populaires autour d'un programme de déconstruction graduelle du système capitaliste (et non pas simplement accroître ses privilèges électoraux), il faut impérativement commencer par remettre en question ce vieux système de clivages fondé sur la « confiance aveugle dans l'idée de progrès », dont les présupposés philosophiques de plus en plus para-

lysants (du type "parti de demain" celui de la Silicon Valley – contre "parti d'hier" – celui de l'agriculture paysanne ou de la culture du livre) ne cessent d'offrir depuis plus de trente ans à la gauche européenne le moyen idéal de dissimuler sa réconciliation totale avec le capitalisme sous les dehors beaucoup plus séduisants d'une lutte "citoyenne" permanente contre toutes les idées « réactionnaires » et "passéistes".

Supporter de Podemos et soutien des partisans de la décroissance, l'auteur est un des rares philosophes à s'inspirer encore de Marx.

L'ouvrage propose trois parties, axées sur un diagnostic allié à des ébauches de solutions concrètes. Une suite au *complexe d'Orphée* et à *l'empire du moindre mal*, avec des pistes de perspectives. La thèse est la suivante : le bric-à-brac politique et culturel ne doit pas nous éloigner d'un enjeu fondamental : il s'agit de combattre le capitalisme et son avatar, le libéralisme, il faut lutter contre l'encerclement ! Il est urgent de se désintoxiquer de tous ces faux débats, les émotions véhiculées sont nos pires ennemis.

Les maigres contre les gros, les grands contre les petits, les blancs contre les noirs, les riches contre les pauvres, les pro Messi contre les pro Ronaldo etc. Un manichéisme qui se résume à une question simple : êtes-vous pour ou pour le libéralisme économique ?

L'auteur revient sur les liens étroits qui unissent le libéralisme économique et le libéralisme politique et culturel (mais ce n'est pas une grande découverte, pour la gauche si !

L'auteur revient sur les zéloteurs de la révolution libérale opérée depuis la chute du mur de Berlin. Il insiste sur les fossoyeurs du mouvement populaire, ces tartuffes qui ont perverti la gauche ouvrière pour se retourner vers le capitalisme le plus dur, en prenant appui sur la construction européenne, voulue par les banques et non par les peuples.

Cette gauche "libérale", qui a abandonné l'économie au service de tous pour se tourner vers les écrans de fumée que sont les questions sociétales, est la pierre angulaire du capitalisme français. De Fabius à Macron, nos soldats de la cause du CAC 40 ont énoncé l'antiracisme, le communautarisme, le féminisme et autres concepts pour ne plus parler de l'essentiel, la répartition des richesses. Il consacre un chapitre à démonter l'idée pervertie de "progress", qui ne profite pas à l'ensemble des masses populaires.

L'auteur analyse ensuite les nouveaux mouvements politiques alternatifs en sortant des clivages dépassés datant de la guerre froide. Il appelle à rassembler la grande majorité des couches populaires dans un programme de déconstruction graduelle du système capitaliste, en rappelant qu'une grève générale de la consommation, pacifique, suffirait pour faire s'écrouler le système bancaire.

En fin de compte, il remet en cause le mirage d'une "fin de l'histoire" avec cet empire de compromis qu'est le libéralisme économique, qui pourtant ne profite qu'à quelques-uns au détriment du plus grand nombre et de l'intérêt général.

Il fait un focus sur le *common decency* un concept emprunté à

George Orwell dont il est un grand spécialiste ; il parle des valeurs d'entraides populaires « dont vous vous demandez naïvement, et de façon très parisienne, si elles ont jamais existé, il serait bon que vous vous posiez au moins une fois la question suivante : par quel miracle, en effet, les gens ordinaires – dont la plus grande partie ne gagne même pas 2 000 € par mois – pourraient-ils faire face aux inévitables aléas de la vie quotidienne – perte d'emploi ou chute dans la précarité, dégât des eaux, déménagement imposé, cambriolage, problème de santé, etc. – sans cette pratique traditionnelle de l'entraide et du « coup de main » entre parents, voisins, amis ou collègues, qui constitue justement le principe de toute *common decency* ? » Un ouvrage à lire pour comprendre, discuter et agir...

Novembre



★★★★☆

Philippe Le Guillou

Gallimard, 100 p., 12 €

Et la mort est arrivée en plein cœur de novembre, avec la tempête, les bourrasques qui dépouillaient les arbres, avec surtout la sauvagerie qui ensanglantait Paris. Dans sa descente vers le trépas, le père de l'auteur n'aura pas pu mesurer cette barbarie, le déferlement de la vio-

lence guerrière qui, au moment où son existence s'achevait, lui aurait rappelé les heures de l'Occupation, de son enfance, des assassinats aveugles, la pluie de bombes, la destruction de Brest.

La mort du père en plein mois noir, à la ligne de fracture de ce novembre historique qui dépasse largement cet événement douloureux et intime, correspond avec cette plongée dans des temps et un monde de haute incertitude. « Le 13 et le 17 novembre 2015 m'ont touché comme peu de dates et d'événements auparavant. Je me sens à jamais orphelin d'une stabilité, d'une espérance définitivement perdues. » Dans ce tombeau, l'auteur se souvient de son père et restitue la vie de ce fonctionnaire breton durant les Trente glorieuses. Un livre d'émotions et de respect filial.

Mystère du père



★★★★☆

Hélène Lindsay

Salvator, 190 p., 20 €

Hélène Lindsay est une jeune femme qui a grandi sans père. Menant une activité professionnelle brillante, elle mène avec son mari Arthur une vie où la réussite occupe le premier plan. Blessée dans sa filiation par cette absence paternelle, elle a du mal à devenir pleinement mère

lorsque son premier enfant paraît. Et puis, hasard des circonstances, ou plan secret de la Providence, à 32 ans, elle rencontre son père. Sa vie change alors du tout au tout... Elle renaît à elle-même et redécouvre toutes les dimensions de l'amour.

Il s'agit d'un témoignage authentique relatant la guérison d'une jeune femme, d'une épouse et d'une mère à partir de la filiation. La relation avec son père devient un lieu sacramentel du don de vie et de renaissance et d'accomplissement de sa personnalité profonde. « À la lecture de ce récit, nous découvrons la profondeur de la relation fondamentale de la paternité. Seule cette relation à notre origine nous permet de vivre debout, ajustés à toutes les autres relations que nous avons à vivre », écrit dans une superbe préface le père Bernard Ducruet, ancien abbé de Saint-Benoît-sur-Loire. Ce témoignage insiste sur la dimension spirituelle du lien paternel.

La pensée et la guerre



★★★★☆

Jean Guilton

DDB, 280 p., 19 €

L'art de faire la guerre est une technique qui, malgré le mal de la mort qu'il manie, vise un bien : préserver une nation de cet échec radical

que serait la perte de son indépendance.

Ce recueil de conférences, dont la première date de 1940 et dont les autres furent prononcées à l'École supérieure de Guerre à partir de 1952, propose une méthode de pensée synthétique pour comprendre la guerre.

Devenu un classique pour les militaires, cet ouvrage n'a rien perdu de sa pertinence. Même si le propos demande à être actualisé, il n'est pas dépassé, notamment par rapport aux mises en garde de l'auteur contre les conséquences d'un nihilisme dont nous ne voyons que trop les effets aujourd'hui.

Cette nouvelle édition commentée par des enseignants de l'École de guerre, et comprenant en outre des textes peu connus de Jean Guilton, prend un relief tout particulier de nos jours, étant donné la brutale réapparition du phénomène « guerre » en Europe occidentale.

Livre utile parce que le philosophe constate que « le chef doit être à la fois stratège et philosophe » (p. 13). Et d'évoquer « une expression composite, à la fois psychique et physique : c'est la stratégie de la dissuasion. Ces mots sont encore équivoques, puisqu'ils laissent supposer que la stratégie demeure chose de guerre, alors qu'elle est devenue à la fois guerrière et révolutionnaire » (p. 18).

Mais Guilton veut créer « un mot neuf, celui de métastratégie, pour signifier que désormais l'acte stratégique devient aussi un acte philosophique » (p. 22). Parce que désormais, « l'art de la guerre est l'art d'éviter la guerre, en agissant sur le psychisme par le psychisme,

par la crainte, la paralysie et la dissuasion ». (p. 24).

L'auteur s'intéresse à « l'art de penser et la conduite de la guerre » (pp. 59-97). Foch, critique les opérations de Ludendorff en 1918 parce « qu'une conception d'ensemble est absolument indispensable, parce que sans elle on n'obtient que des résultats partiels ». Le commandement supérieur doit quand même et avant tout maintenir son plan d'ensemble, comme aussi relancer ou soutenir l'action défaillante, sans jamais admettre sa disparition, ni par là une modification ou un abandon de ce plan.

D'ailleurs, il ajoute : « J'envisage trois de ces attitudes mentales, qui correspondent aux trois premiers nombres : l'unité, la dualité, la trinité ». L'idée d'unité conduit à se poser la question cardinale : de quoi s'agit-il avant toute chose ? Qu'est-ce qui importe avant tout ? Quel est l'élément premier, auquel je dois s'il le faut sacrifier tous les autres ? « On se prépare ainsi au sacrifice », c'est-à-dire « l'opération par laquelle, ayant clairement compris la disproportion entre le but à attendre et les moyens dont nous disposons, nous acceptons de voir disparaître certains de ces moyens ». Car le but importe seul et il ne dépend pas nécessairement de tel ou tel moyen. Et qui veut tout défendre ne sauve rien.

L'une des méthodes de la pensée est ternaire : « chercher d'abord une affirmation, puis une négation et enfin une conciliation ». Il s'agit d'utiliser la force de la négation, « difficulté de la conversation : s'entendre contredire, écouter, approuver même pour une part ce que dit l'au-

tre, chercher la vérité contenue dans la pensée de l'adversaire afin de féconder sa propre pensée et de la faire dépasser elle-même ». Pour l'homme de guerre, la négation se présente ; il n'a pas besoin de la chercher loin de lui : elle est là sous la forme de l'ennemi.

Par amour



★★★★☆

Valérie Tuong Cuong

JC Lattès, 260 p., 20 €

« Tout comme mes grands-parents, ma mère parlait peu de la guerre. Ou bien seulement avec d'autres Havrais. Je devinais pourtant qu'ils avaient vécu l'enfer. Un jour, j'ai saisi les raisons de ce silence. La ville n'avait pas seulement été occupée par les Allemands. Nos propres alliés, les Anglais, l'avaient bombardée sans relâche, puis détruite, assassinant nombre de ses habitants. Ce n'était pas une chose à dire. Alors, j'ai voulu comprendre. Il a fallu retrouver des témoins du drame. Exhumer des archives. Ce que j'ai découvert m'a éclairée sur ce qu'est le courage, l'abnégation, et sur l'amour, qui était demeuré leur seul carburant. »

Voici donc l'histoire de deux familles havraises emportées dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale. D'un côté, Joffre et Emélie,

concierges d'école durs au mal, patriotes, et leurs enfants ; de l'autre, le clan de Muguette, dont l'insouciance sera ternie par la misère et la maladie.

Du Havre à l'Algérie où certains enfants seront évacués, des chemins de l'exode au sanatorium d'Oissel, ce roman choral met en scène des personnages dont les vies secrètes s'entremêlent à la grande Histoire, et nous rappelle qu'on ne sait jamais quelles forces guident les hommes dans l'adversité.

Le petit Boutang des philosophes



★★★★☆

Henri du Buit

Les provinciales, 100 p., 14 €

Qui peut se targuer d'avoir jamais lu facilement un livre de Boutang ? Boutang trace le chemin, et l'auteur fournit des lignes de force qui nous permettent de nous encorder. Comment ne pas vous conseiller la lecture de cette introduction ?

Elève du maître, l'auteur rappelle que Boutang philosophe écrit en poète, pratique le chant face aux proses mortifères et, parfois, totalitaires. Boutang, heureux lecteur de Platon, saint Thomas d'Aquin et de Giambattista Vico s'est fait métaphysicien du secret du langage et du temps. Chez lui, « l'unité est la

parole du poète exprimant le monde condensé qu'il reçoit et porte en lui-même réellement ». Une introduction allègre à la pensée aventureuse du philosophe monarchiste. L'auteur rappelle donc que Boutang, c'est beaucoup plus que Boutang, dans cet ouvrage de découverte de sa philosophie du plus grand intérêt. C'est un tour de force qu'a réussi l'auteur en quelques pages aussi denses et allègres, aussi humbles dans leur quête, aussi boutangiennes pour tout dire.

Philosophe maudit pour de mauvaises raisons, Boutang fait les délices de George Steiner comme de Fabrice Lucchini. Il est grand temps qu'un siècle le redécouvre.

Les pirates de Barataria



★★★★☆

collectif

Glénat, 50 p., 15 €

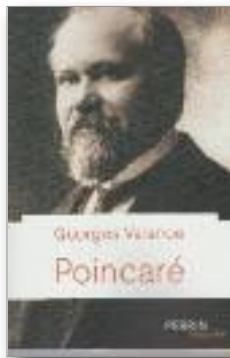
Une grande saga corsaire bénie par les vents du large et de l'aventure.

Par une nuit d'avril 1812, un navire corsaire cingle vers les côtes d'Amérique. A son bord des passagers discrets qui ont payé cher leur traversée pour cela. Leurs noms : Artemis Delambre, mystérieuse et superbe jeune française contrainte de quitter son pays pour une raison inconnue, et Roustam, colosse égyptien, prêt à

donner la mort à quiconque s'approchera de sa maîtresse. Entre eux : un secret. A leurs trouses : des tueurs de toutes nationalités, et qui tous vont se retrouver sur les terres de Louisiane, enclave romanesque et cosmopolite, où luttes de pouvoir, d'amour et d'influence vont très vite se révéler au grand jour...

Sous le vent frissonnant de l'imaginaire, embarquez pour une saga d'aventure aux enivrants parfums d'Histoire et d'intrigues ; entre L'Epervier pour la précision documentaire et Pirates des caraïbes pour l'action.

Poincaré



★★★★☆

Georges Valance

Perrin, 450 p., 25 €

Qui était vraiment Raymond Poincaré que l'on a injustement stigmatisé comme « l'homme qui rit dans les cimetières » ?

En réalité, le grand patriote a sauvé la France à plusieurs reprises, notamment en ayant eu le courage politique d'appeler Clemenceau au pouvoir, en 1917, malgré leur rivalité personnelle. « Poincaré la Confiance » restera le dernier homme d'Etat de la République parlementaire. C'est lui, avec le « franc Poincaré », qui a assuré à la France des années de stabilité monétaire et

d'équilibre budgétaire. C'est lui, Lorrain travailleur et visionnaire, qui a créé – ce que l'on oublie souvent – les « Assurances sociales », ancêtre de la Sécurité sociale. C'est encore lui le champion de l'« union sacrée », durant la Grande Guerre, puis de l'« union nationale », à la fin des années 1920, grâce à laquelle la IIIe République connaîtra ses derniers temps de stabilité avant la crise économique et politique des années 1930. C'est enfin un modèle pour tous les hommes politiques qui rêvent de reconquérir le pouvoir après l'avoir quitté : plusieurs fois ministre, président du Conseil puis président de la République durant la Grande Guerre, « Poincaré le Recours » sera rappelé par deux fois à la tête du gouvernement.

Il était temps de rendre enfin justice à ce grand homme d'Etat – témoin d'une époque où les politiciens rivalisaient de culture et pas seulement de vils intérêts – par cette biographie passionnante qui, derrière la mise à jour de l'homme, raconte l'âge d'or de la IIIe République.

Persée



★★★★☆

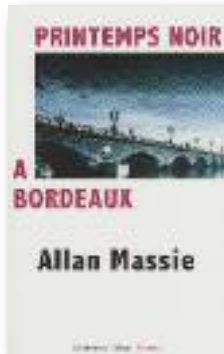
Collectif

Glénat, 50 p., 14 €

Acrisios, roi d'Argo, est dans la tourmente. Les oracles lui prédisent que c'est le petit-fils qu'il attend

désespérément qui signera sa perte. Après avoir enfermé Danaé, sa propre fille, dans un cachot aux murs de bronze, il décide de la livrer elle et Persée, le fils qu'elle a eu avec Zeus, aux périls de l'océan. Condamnés à une mort certaine, ils sont recueillis sur les rivages de l'île de Sériphos. Ici, le roi Polydecte est subjugué par la beauté de Danaé et, bien qu'elle s'obstine à refuser ses avances, celui-ci multiplie les assauts pour la conquérir. Agacé par son insistance et piqué dans son orgueil, Persée, devenu adulte, décide de le défier lors d'un banquet. Il promet de lui rapporter comme butin la tête de Méduse, la plus redoutable des sœurs Gorgones. Celle qui peut pétrifier quiconque croise son regard... Une bd fidèle au mythe.

Printemps noir à Bordeaux



★★★★☆

Allan Massie

ed. de Fallois, 370 P., 22 €

En ce printemps 1940, Bordeaux, comme toute la France, connaît une "drôle de guerre" ou si l'on veut une drôle de paix. À des centaines de kilomètres de la ligne Maginot, la vie continue comme si de rien n'était, ou presque. Le commissaire Lannes est amené à enquêter sur la mort de l'un de ses vieux amis, ancien avocat et homosexuel notoire : un crime

crapuleux, un bon vieux crime à l'ancienne. Mais l'enquête s'avère plus compliquée que prévu : des pressions sont exercées sur Lannes pour qu'il l'abandonne. Et l'Histoire, la grande Histoire, le rattrape : l'armistice est signé. Son fils aîné est enfermé dans un camp de prisonniers, en Allemagne. Bordeaux se peuple de réfugiés. Le gouvernement français s'installe à Vichy, et la Collaboration devient un devoir national. Les masques tombent, et le bon vieux crime crapuleux se révèle un meurtre politique, qui plonge ses racines dans les années tourmentées d'avant-guerre. Un très bon polar.

Reprendre le pouvoir



★★★★☆

Pierre Boutang

Les provinciales, 150 p., 15 €

L'un des grands mérites de Pierre Boutang aura été de réconcilier la droite réactionnaire avec la démocratie. L'aboutissement de ses réflexions sur la politique fut publié en 1978, au Sagittaire. Si *L'Apocalypse du désir*, parue d'année suivante chez Grasset, était une commande de Maurice Clavel qui souhaitait voir Boutang côtoyer les « nouveaux philosophes », *Reprendre le pouvoir* est une quête toute personnelle développant les thèmes de *La Politique considérée comme souci* (1948) et du *Court traité du pouvoir légitime*

(1958). La pensée du pouvoir chez Boutang relève du conservatisme et du christianisme : essentiellement, selon lui, le pouvoir sauve, lui seul est capable de préserver la nation et les hommes qui la composent. Et, pour sauver, le pouvoir doit être légitime, c'est-à-dire exempt de tout ressort totalitaire. Loin de céder à la tentation de l'ordre à tout prix, comme Carl Schmitt, Boutang plonge dans le *Philèbe* de Platon pour extraire l'apologie du pouvoir mixte, celui qui scelle l'alliance du souverain et des citoyens face aux féodalités de tout poil. À défaut de le suivre jusqu'à l'apologie du « prince chrétien », on lira au moins ce traité de philosophie politique comme l'une des méditations les plus profondes sur la nature de la V^e République. Le drame de la république parlementaire française, c'est de souffrir d'un manque de légitimité. La monarchie « républicaine » a ses défauts, mais la désignation de chef de l'État au suffrage universel a le mérite de la re-légitimer périodiquement. La campagne de 1965 a réconcilié, non seulement les centristes avec Jean Lecanuet, mais également les monarchistes avec la Constitution de 1958. En un siècle, l'onction du suffrage universel aura assez naturellement remplacé celle de la sainte ampoule (hélas ?). Autre pensée stimulante chez Boutang, celle de la nation conçue comme une vaste assemblée de familles. Pour un chrétien, qu'il soit démocrate ou réactionnaire, il y a nécessairement une politique de la famille, une politique familiale et un sens politique du mariage. Un ouvrage incontournable et très profond.

Les présidents et la guerre



★★★★☆

Pierre Servent

Perrin, 350 p., 22 €

Depuis 1958, sept hommes ont porté le titre envié de chef des armées en entrant à l'Élysée. A l'exception de Georges Pompidou, tous ont enfilé cette tenue avec une délectation certaine, comme s'ils trouvaient là, en comparaison des sables mouvants de la politique intérieure, le seul espace de liberté vraiment régalien. Pour comprendre la relation complexe qu'entretiennent les présidents de la Ve République à l'armée et à la guerre, pour serrer au plus près le pourquoi de leurs décisions, si lourdes de conséquences, Pierre Servent nous entraîne dans les dédales de leur mémoire, de leur histoire et de leurs marqueurs personnels.

Avant d'être élu au poste suprême, tous ont endossé l'uniforme. Si cinq d'entre eux ont fait la guerre, un seul, Charles de Gaulle, officier d'active, a combattu lors des deux conflits mondiaux. Les quatre présidents suivants –Georges Pompidou, Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand et Jacques Chirac– ont tous été décorés au feu. Les benjamins, Nicolas Sarkozy et François Hollande, ont fait leur service militaire, mais pas la guerre... faute de

conflits. Cela ne les a pas empêchés d'être des chefs de guerre volontaristes.

Pour mieux saisir leur place dans l'histoire et dans la mécanique de la Défense, l'auteur met également à nu le positionnement si particulier en France des grands commandeurs –notamment le chef d'état-major des armées et le chef d'état-major particulier du président–, à l'articulation du politique et du militaire. Pour la première fois, plusieurs d'entre eux ont accepté de s'exprimer avec une grande liberté sur les relations entre le sabre et la toge.

La révolution abolitionniste



★★★★☆

Olivier Grenouilleau

Gallimard, 510 p., 24,50 €

Dans cette nouvelle étude d'histoire globale, l'historien revisite à neuf les trois grandes dimensions d'un très vieux sujet : chronologique, en remontant dans le passé à partir des XVIII^e et XIX^e siècles, parfois jusqu'à l'Antiquité ; géographique, en portant le regard au-delà du monde occidental, jusqu'à la Chine, au Japon et aux mondes musulmans ; thématique, en dépassant l'histoire des religions, pour se pencher sur l'analyse de la pensée et des pratiques politiques, la géopolitique et les relations internationales.

Loin de se réduire à la France et à Victor Schœlcher ou aux États-Unis et à l'Atlantique colonial, la question de l'abolitionnisme couvre en effet un large spectre. Si l'esclavage n'est jamais allé de soi (sinon pourquoi aurait-on inventé tant d'alibis pour le légitimer ?), ce n'est qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle que des hommes se sont élevés afin non de le réformer ou de l'« humaniser », mais de l'abolir. L'auteur oublie l'apport fondamental du Christianisme en la matière, ainsi que les tentatives longues et fragiles pour reconnaître à chaque être humain une égale dignité.

Spécialiste de l'époque moderne, l'auteur montre que ce caractère profondément révolutionnaire et largement méconnu du projet abolitionniste se conjugait avec un réformisme de l'action. Apparu autour de quelques hommes inscrits dans des réseaux internationaux, il s'est incarné dans la création de sociétés abolitionnistes, qui, *via* la Grande-Bretagne, parviendront à le transformer en une croisade planétaire.

Quoique fondé sur des valeurs profanes et religieuses, l'abolitionnisme dut sans cesse se justifier sur le terrain de l'utile, et notamment de l'économie politique (l'esclavage fournit une main d'œuvre pas chère). Cela n'alla pas sans des relations ambiguës entre abolitionnisme et colonisation, au nom d'un « commerce légitime » avec l'Afrique en particulier. Au final, l'auteur montre comment le projet abolitionniste a pu s'élever d'un combat solitaire de quelques individus à un phénomène global inaugurant une liste ininterrompue de conquêtes au nom des droits de l'homme.

Résumons-nous



★★★★☆

Alexandre Vialatte

Bouquins, 1300 p., 32 €

Pendant un demi-siècle, Alexandre Vialatte a cultivé l'art de la chronique. Ses œuvres constituent une sorte d'encyclopédie des activités humaines vues au travers du kaléidoscope d'un observateur malicieux qui sait résumer d'une sentence, lapidaire et drôle, le fond de son propos.

Nourri de textes inédits, ce recueil témoigne des différentes formes journalistiques pratiquées par Alexandre Vialatte, des années 1920 à sa mort en 1971. Il apprend son métier en collaborant à *La Revue rhénane*, en même temps qu'il s'initie à l'Allemagne, découvre Goethe et Kafka, et suit de près l'actualité du pays.

Dans *Le Petit Dauphinois*, comme dans l'*Almanach des quatre saisons*, autre florilège de sa fantaisie, Vialatte s'en donne à cœur joie, avec la plume d'un poète, l'imagination d'un conteur, l'humour d'un savant désabusé. Les chroniques cinématographiques parues dans *Bel Amour du foyer* constituent un volet inattendu de son œuvre de journaliste. Vialatte s'amuse à y distiller ses conseils et ses opinions sur des films dont il ra-

conte l'histoire à sa manière, toujours singulière et décalée.

Il a aussi tenu pendant près de dix ans une chronique dans *Le Spectacle du monde*, constituée de promenades littéraires plus que de véritables critiques. Là comme ailleurs, il exprime ses goûts, ses admirations avec une intelligence savoureuse, une virtuosité et une liberté de ton qui n'ont cessé d'enchanter ses innombrables lecteurs et lui valent d'occuper aujourd'hui une place prépondérante dans notre histoire littéraire.

Retourner à la mer



★★★★☆

Raphaël Haroche

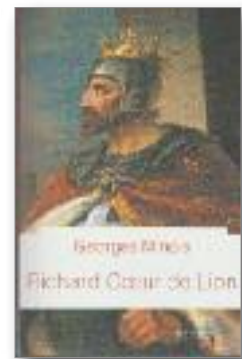
Gallimard, 180 p., 17,50 €

Ce livre regroupe plusieurs nouvelles. Un colosse, vigile dans les salles de concert, et une strip-teaseuse, au ventre couturé de cicatrices, partagent une histoire d'amour... L'employé d'un abattoir sauve un veau de la mort et le laisse seul dans l'usine fermée pour le week-end. À sa sortie de l'hôpital, un homme part se reposer dans le Sud avec sa vieille maman. Trois adolescents livrés à eux-mêmes entendent un bruit inconnu qui pourrait bien être celui de la fin du monde. Tous ces personnages prennent vie en

quelques phrases, suivent leur pente et se consomment.

Il suffit d'un contact, peau contre peau, d'un regard, d'une caresse, pour racheter l'humanité. L'auteur décrit dans un style fin et épuré les états d'âme d'êtres malmenés. Les questions qu'il pose au lecteur sont profondes, inattendues, parfois drôles ; elles sont toutefois traitées de telle manière que l'étrangeté ou le tragique touchent au poétique.

Richard Cœur de Lion



★★★★☆

Georges Minois

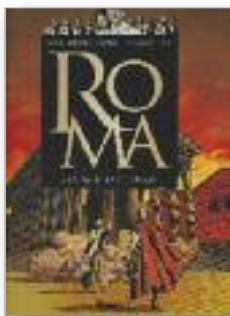
Perrin, 600 p., 24 €

Richard Cœur de Lion, né en 1157, fut le moins anglais des rois d'Angleterre, où il ne résida que six mois, régnant sur d'immenses territoires allant de l'Ecosse aux Pyrénées, et qu'il passa sa vie à défendre. Enfant chéri de sa mère, Aliénor d'Aquitaine, il est le souverain le plus admiré et le plus redouté de son temps, incarnation des valeurs et des excès de la chevalerie. Elevé au milieu des troubadours, capable de composer des vers, c'est pourtant à la guerre qu'il forge sa réputation. Guerre contre son père, Henri II Plantagenêt, contre son frère, Jean sans Terre, contre le roi de France, Philippe Auguste, contre les barons poitevins. Et surtout guerre sainte

contre Saladin, au cours de l'épopée de la troisième croisade, où il se révèle un stratège hors pair. Terreur des musulmans, dont il gagne le respect, il est trahi par les souverains chrétiens, qui jalourent ses exploits. Retenu prisonnier en Autriche, puis libéré contre rançon, il bat Philippe Auguste, édifie en deux ans Château-Gaillard, avant d'être tué au siège de Chalus en Limousin, par un trait d'arbalète, en 1199.

Inhumée à Fontevraud, cette figure de proue du Moyen Âge reste dans la mémoire collective comme l'invincible paladin, dont Walter Scott fera un héros romantique, alors qu'il l'était si peu. L'auteur fait revivre avec plaisir cette légende vivante.

Roma



★★★★☆

Collectif

Glénat, 360 p., 22 €

306. Constantin Ier règne sans partage sur un empire s'étendant de la mer du Nord à l'Orient. Sa mère, Hélène, fervente chrétienne, le pousse à la conversion et à imposer la religion du Dieu unique à tous ses citoyens. Les familles Leo et Aquila sont toujours les gardiennes et les garantes de la stabilité du Palladium, mais elles doivent désormais célébrer leur culte de manière clandestine. L'Empereur vient de fonder une seconde capitale pour l'Empire

Romain d'Orient : Constantinople. Sous la pression de sa mère, il impose la religion chrétienne. Pour ce faire, il crée auprès des Romains un épouvantail qui les poussera à embrasser sa foi : il invente le Diable ! Il trouve dans l'antique culte du Palladium un bouc émissaire tout indiqué, et monte une machination pour désigner cette ancienne croyance, ainsi que ses adorateurs, à la vindicte populaire. Mais Ker, la déité prisonnière de la statue, usera de tous ses pouvoirs maléfiques pour briser les plans de l'Empereur... Une bande dessinée aux traits de qualité, et à l'histoire un peu imaginaire.

La société du capitalisme solidaire



★★★★☆

Olivier Pinot de Villechenon

IPC, 170 p., 12 €

L'auteur appelle à restaurer l'économie de marché en lui rendant sa prépondérance, à condition cependant de retrouver la place de la gratuité, modalité nécessaire de l'échange rémunéré. Il s'agit de faire sortir le capitalisme privé de sa phase primaire, qui le cantonne dans une recherche quasi-exclusive de maximisation des gains, pour le rendre solidaire. Il faut allier sa recherche de gains à une intelligence du bien commun et à la volonté de le servir.

États et organismes internationaux, institués pour servir le bien commun, sont devenus défailants au point de le confondre avec les exigences de la maximisation des gains dont ils se font les relais. Nous devons donc redécouvrir en quoi consiste le bien commun et disposer d'un instrument nouveau pour le promouvoir. C'est cet instrument qu'Olivier Pinot de Villechenon propose de créer : une entité juridique de « société-entreprise », fondée à la fois sur le pacte statutaire et sur un second pacte, conclu entre actionnaires et salariés, pour définir l'orientation de l'entreprise et les modalités de sa contribution au bien commun.

La sainte au sablier



★★★★☆

Philippe le Guillou

Salvator, 150 p., 17 €

A l'instar de Stendhal, l'auteur pense que le lieu, la géographie influence la personne. Aussi il a parcouru les lieux familiers de la carmélite, ceux qu'elle a visités (Rome, Paris, Naples, etc.), ainsi que le monastère où elle vécut. L'auteur, insatiable voyageur, s'est arrêté à Lisieux. Avec le désir irrésistible de sentir, de palper les lieux et les objets familiers de sainte Thérèse, il a pu aussi humer son esprit d'enfance... Pèlerin fasciné par la « petite Thé-

rière », le romancier se change au fil des pages en guide incomparable. Son récit, riche en descriptions et en émotions, entraîne le lecteur à le suivre et à partir à son tour en pèlerinage sur les traces vivaces de cette fille d'horloger qui, devenue carmélite, mesurait l'or du temps, affiné par la prière, en regardant... un sablier. Une grande sainte visitée par un grand romancier. Voici un carnet de pèlerinage sur les pas de sainte Thérèse de Lisieux.

La ruse et la force



★★★★☆

Jean-Vincent Holeindre

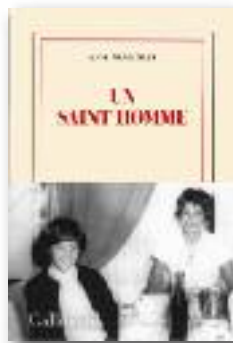
Perrin, 520 p., 24 €

Pour en finir avec le « modèle occidental de la guerre », l'auteur propose une nouvelle histoire de la stratégie déclassée des préjugés culturels et ethniques.

Au VIII^e siècle avant J.-C., Homère expose de manière frappante la dualité qui fonde la stratégie. Dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, le poète grec met en scène la guerre à travers deux personnages phares. Achille, héros de la force, est un soldat : son honneur est au-dessus de tout. Ulysse, héros de la ruse, est un stratège : seule la victoire compte. Cette opposition de la force et de la ruse structure dès l'origine l'histoire de la stratégie dans le monde occidental.

Jusqu'à présent, la force a davantage attiré l'attention des historiens. La ruse apparaît rarement comme un élément majeur de la stratégie. Au contraire, elle fait figure de repoussoir et se présente comme l'apanage du faible ou de l'étranger. Cet « orientalisme » militaire et stratégique n'est pas recevable, parce qu'il ne reflète pas la réalité historique et se fait l'écho d'un discours idéologique. Il s'agit donc d'en finir avec cette lecture stéréotypée afin de comprendre ce que la stratégie, dans le monde occidental, doit à la ruse, en identifiant les moments clés de son histoire, des guerres antiques aux mouvements terroristes du XXI^e siècle. Se déploie ainsi une histoire longue de la stratégie, dégagée des préjugés culturels et ethniques, qui met en scène, pour la première fois et de manière systématique, le dialogue ininterrompu de la ruse et de la force.

Un saint homme



★★★★☆

Anne Wiazemsky

Gallimard, 130 p., 14,50 €

Dans cet opuscule délicat, l'ex-épouse de Godard rend hommage à l'aumônier qui l'encouragea à prendre la plume durant son adolescence à Caracas.

L'auteur propose un opuscule tout en pudeur et délicatesse, autour de l'aumônier de son adolescence à Caracas, le père Deau ; également son professeur de français au collège, et donc premier témoin enchanté de ses tentatives d'écriture. Son père, sa mère, son grand-père (F Mauriac), Bresson, Godard sont les diodes les plus voyantes de ses livres d'exploration intime, mais il y a toujours dans ses pages des étoiles plus lointaines au scintillement plus diffus, qui gagnent à être observées. Le père Deau fait partie de ces intermittents du théâtre intime de l'auteur, qui n'ont cessé de lui injecter, sans le savoir, les doses nécessaires à sa survie. La force de cet ouvrage d'hommage vient de son respect des jeux de focale du destin. Puisque le père Deau a passé son existence à disparaître puis ressurgir dans la vie de la romancière, puisqu'il a toujours été présent pour mieux s'absenter ensuite, le livre clignote de la même manière, s'approche et s'éloigne du pôle magnétique que constitua cet homme dans son biotope. L'écrivain alterne donc les récits de retrouvailles, joyeuses, inconditionnelles, élévatrices, et les évocations de sa vie personnelle, qui continua vaille que vaille dans des entre-deux souvent houleux et douloureux.

Peu portée sur la religion, peu réceptive aux tentatives d'appropriation spirituel du père Deau, la brebis égarée s'intéresse avant tout à l'humanité de son berger. Ce qui la captive chez cet homme d'Eglise, c'est plus l'homme que l'Eglise. Son art d'être là au bon moment, de la soutenir dans son travail, de respecter les soubresauts de sa vie privée, de la cerner jusqu'au fond de son âme.

Graines, parole contée



★★★★☆

Noëlle Lassalle

Ed Passiflores, 260 p., 24 €

Voici un très joli coffret de quatre ouvrages de la collection "Graines" aux éditions Passiflore. Il regroupe des Graines d'avenir, graines de joie, graine de paix et graine d'espérance

Thésée



★★★★☆

Collectif

Glénat, 50 p., 14 €

Au royaume de Trézène, le jeune, beau et brillant Thésée apprend qu'il n'est pas que le fils de Poséidon, mais aussi celui d'Égée, souverain d'Athènes. Alors qu'il se rend à pied à la cité mythique, il terrasse en chemin une multitude de monstres, devenant une légende avant même d'atteindre son but. Mais lorsqu'il rencontre enfin son père, il découvre que celui-ci est la proie d'un odieux chantage. Tous les neuf ans, Minos, roi de Crète, exige d'Égée un sacrifice pour lui épargner la colère de Zeus : sept jeunes hommes et sept jeunes filles doivent être jetés en pâture au

Minotaure au cœur du Labyrinthe. Pour y mettre un terme, Thésée est prêt à affronter la redoutable créature. Son plus grand défi l'attend... en suivant le fil d'Ariane.

La vraie gloire est ici



★★★★☆

François Cheng

Gallimard poésie, 190 p., 6,20 €

Avec ce livre, au titre qui a tout d'un énoncé manifeste, François Cheng ose de déroutants alliages : l'âpreté et la joie, le silence et la lucidité, la mort et les nuages, les oiseaux et les larmes, l'émoi et les étoiles... C'est qu'à force d'avoir mordu la poussière d'ici-bas les mots n'en finissent plus de renaître. Des âmes errantes ou du phénix, on ne sait qui mène la danse. Mais il suffit de *la splendeur d'un soir* pour que l'univers entier résonne soudain. Il suffit de la sincérité d'un seul cœur brisé pour que la fulgurante beauté délivre de la fragilité humaine :

*Car tout est à revoir,
Tous les rires, tous les pleurs,
Toute la gloire...*

Il y a dans ces pages un souffle de vie qui prend à la gorge. Sans doute parce qu'il provient d'une voix sans autre exemple. D'une voix qui éperonne la pensée, avec une acuité foudroyante et douce. La parole de François Cheng est bien celle d'un penseur,

d'un poète, d'un sage passionné qui ne craint rien, pas même d'affirmer que « la vraie gloire est ici ».

Winter is coming



★★★★☆

Pierre Jourde

Gallimard, 160 p., 15 €

« Après coup, on ne peut pas s'empêcher de revenir sur les jours d'avant, comme pour prendre la mesure de son aveuglement d'alors. On se regarde ne pas savoir, on se regarde vivre alors que cela n'est pas encore arrivé, on s'étonne de ce fragile bonheur. Et ce sont tous les moments de la vie, toutes les joies, les naissances, les après-midi dans le jardin, les journées sur la plage, les histoires racontées le soir aux enfants, les photographies et les souvenirs du passé que vient rétrospectivement infecter de son venin le jour où l'on a su. Ta photographie d'enfant joyeux est celle, à jamais, d'un enfant qui va bientôt mourir. »

Un des trois fils de l'auteur, Gabriel, est mort à vingt ans. Le récit évoque la dernière année de ce jeune homme plein de charme et de joie de vivre, doué pour les arts plastiques et la musique. La figure radieuse de « Gazou » hante le récit de la maladie : les anecdotes du bonheur enfui ponctuent l'élégie. Un texte poignant sur le deuil et l'amour paternel.